

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans  
Journal hebdomadaire  
Fondée le 1er Septembre 1827  
Publié par The Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone Main 410  
Circuler à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La. comme matière de première classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.  
En Louisiane et au Mississippi, par an \$1.50  
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00  
Par mois \$0.25

## Le Relevement Moral de l'Enfance

Paris.—Il y a trente ans, une jeune avocat, M. Henri Rollet, ému de la triste situation des enfants traduits en correctionnelle dont beaucoup n'ont le plus souvent que des tares héréditaires, fonda le Patronage de l'Enfance. Ce qui importait, en effet, c'était d'éviter aux mineurs la maison de correction, où ils ne risquaient point de s'amender, mais de se pervertir davantage, ou, s'ils bénéficiaient de l'indulgence du tribunal, de retourner dans leurs familles. Les parents responsables, soit par de mauvaises exemples ou par manque de surveillance, de l'inconduite de leurs enfants, ne pouvaient avoir sur ces jeunes esprits qu'une pernicieuse influence. Il convenait donc de les leur soustraire pour les mettre dans un milieu où ils seraient guidés et protégés. Après bien vicissitudes qu'il serait trop long de rappeler ici, M. Rollet trouvait des concours qui lui permettraient de faire subsister ses pupilles, son Patronage était reconnu d'utilité publique et, toujours grâce à ses efforts, la législation spéciale aux mineurs s'améliorait, jusqu'en 1912, où une loi créait le Tribunal pour enfants dont on lui confiait la présidence.

Le Patronage de l'Enfance est aujourd'hui une œuvre sociale, prospère et forte, qui rend d'immenses services. J'ai parlé dernièrement de l'Œuvre du sauvetage de la femme. Le mécanisme du Patronage, qui ne s'occupe que des garçons, est à peu près semblable.

Voici, par exemple, un gamin de quatorze ans traduit devant le Tribunal des enfants. Qu'a-t-il fait? Le plus souvent il a volé un lapin ou des poules s'il était à la campagne; un peu d'argent, s'il était à la ville, ou bien il a été arrêté en état de vagabondage. Le vol c'est, pour lui, le moyen le plus logique de se procurer ce dont on a besoin. Son entourage l'a confirmé dans cette opinion. Quelquefois même il n'a agi qu'à son insu. Que va-t-on faire de ce mineur? La loi déclare qu'il a agi sans discernement; il n'est donc coupable qu'en fait. C'est là que le Patronage intervient. Un de ses membres les plus dévoués, M. Paul Kahn, assiste à toutes les audiences du Tribunal des enfants. Il a étudié le dossier de l'inculpé, il a parlé avec lui et il a déjà discerné ce qu'on en pouvait tirer de bon. Le Tribunal le lui confie et ce jeune gamin va devenir un des pupilles du Patronage.

Le lendemain, cette nouvelle recrue arrive à la maison du Patronage, rue de Vaugirard, une grande bâtisse semblable à une école, claire, bien aérée et tout entourée de verdure. Le directeur, M. Frantz, qui sait allier la fermeté à l'indulgence, l'y reçoit, on peut dire paternellement. Ce n'est pas une maison de répression mais d'assistance. Le jeune condamné est aussitôt baigné,ouché, rincé, habillé de neuf de pied en cap. Il est déjà un autre homme. On l'a transformé physiquement, on va essayer d'une métamorphose morale. Après un court séjour rue de Vaugirard, pendant lequel on a eu le temps de juger de son caractère, de son goût au travail, de ses aptitudes, on va l'envoyer chez un des nombreux patrons affiliés au Patronage, de préférence chez un agriculteur ou un artisan de province. Là il sera traité non point comme un paria, mais comme un travailleur honnête et probe. Il vivra la vie simple et rude de ses patrons, non sans regretter, pendant les premiers temps, la liberté et l'oisiveté dont il jouissait naguère. Et puis, peu à peu, il prendra goût à cette existence paisible, honnête. Il aura à cœur de mériter les regards qu'on lui témoigne, à lui qui sort de prison, et six mois ne se seront pas écoulés qu'il sera déjà acclamé, qu'il aura oublié son orageux. Ce n'est pas une règle absolue que ce retour au bien. Il est des natures que les meilleurs traitements ne peuvent amender. Certains pupilles se sauvent aussitôt qu'ils sont arrivés chez leur patron. En général ils sont repris et repassent en correctionnelle. Mais ce patronage, dont l'indulgence est le raison d'être, les reprend, les place dans une autre région jusqu'au jour où son a reconnu que tout espoir était vain et qu'il fallait soumettre le pupille au régime sévère de la maison de correction.

Poursuivant le même but que le Patronage de l'Enfance, il existe une autre organisation particulièrement intéressante, c'est le Patronage des Muses, fondé par M. Flory, ancien président du Tribunal des Enfants, actuellement conseiller à la Cour. Le recrutement de ses pupilles s'opère de la même manière qu'au Patronage de l'Enfance, avec la seule différence que l'un prend de préférence des

adolescents et l'autre des enfants dont certains n'ont quelquefois pas plus de dix ans.

J'ai visité également, avec son dévoué secrétaire général, M. Cluzard, la maison que possède à Sevres le Patronage des Muses.

—Si nous lui avons donné ce titre, méditait M. Cluzard, c'est parce que nous aiguillons beaucoup de nos pupilles vers la marine et aussi pour marquer leur pénible origine. Nous autres, nous ne plaçons point nos pupilles chez des particuliers, nous les gardons avec nous. Ceux qui sont en âge de travailler sont mis en apprentissage dans les usines des environs, et tous les soirs rentrent au Patronage. Les autres vont à l'école. Et mon guide me fait voir une montre qu'il vient d'acheter pour l'un d'entre eux qui a obtenu son certificat d'études. Ce trait me témoignait-il pas des bons procédés dont on use à l'égard de ces malheureux?

On ne peut qu'être ému par d'aussi belles entreprises mrales qui ont pour but de ramener dans la bonne voie ceux dont le plus grand crime est de l'avoir ignorée.—James de Coquet.

## Au Sujet de l'Âme

LES IDEES DE THOMAS EDISON

Marion (Ohio).—Dans une entrevue accordée au représentant de l'Associated Press, Thomas A. Edison, l'inventeur, a déclaré "qu'il était à la recherche de la vérité et qu'il avait déjà progressé" en ce qui concerne le problème de l'âme-déjà.

"Après la mort, l'âme s'envole, mais de quelle manière, on ne sait pas."

Relativement au spiritisme l'inventeur a dit qu'il ne croyait pas que l'esprit revenait sur la terre pour vivre au milieu des vivants, mais, a-t-il ajouté, "nous savons que l'âme survit."

"Il ne m'a pas été possible de démontrer l'existence de la vie au-delà de la tombe, et je ne peux certifier que les hommes, y compris le regretté président Harding, vivent après la mort... Il existe un grand directeur des êtres et des choses, un être suprême qui guide le monde vers sa destinée. J'ai foi en l'Être Suprême et toutes mes pensées sont tournées vers la vie de l'au-delà, le lieu où l'âme va, la forme qu'elle prend et les rapports qu'elle peut avoir avec les vivants."

"Je suis convaincu que le corps est formé d'entités intelligentes. Quand on se coupe le doigt, je crois que c'est l'intelligence de ces entités qui guérit la blessure. Quand le corps est malade, c'est l'intelligence de ces entités qui amène la convalescence."

"Vous savez qu'il existe dans le corps des cellules vivantes d'une petitesse infinitésimale que le microscope ne peut pas distinguer. L'entité qui engendre le mouvement et la vie au corps humain est-encore plus infime et nos instruments scientifiques même les plus perfectionnés ne pourraient jamais la discerner. Quand l'entité déserte le corps, celui-ci est comme un navire sans gouvernail, il perd la vie et se meurt. Il n'est plus que de la chaux, comme le croient les chrétiens orthodoxes."

## COURS DU FRANC BELGE

Bruxelles. Au cours de la séance tenue par la Commission des finances du Sénat, M. Theunis a déclaré:

"Rien dans la situation ne justifie ce qu'on a appelé: "la crise de notre franc", ni notre situation financière, puisque les budgets ordinaires et extraordinaires sont, et surtout seront, largement couverts par les impôts; ni notre situation économique, puisque les industries travaillent à plein rendement et que notre agriculture n'a jamais produit davantage ni mieux."

"Il faut que les Belges aient confiance dans le pays et dans leur monnaie. La crise actuelle est passagère; le devoir est de tenir bon, d'avoir confiance, et aussi de produire encore davantage et de dépenser moins, de vivre plus modestement. "Le gouvernement va interdire l'exportation des pommes de terre. Il étudie la question du pain, la réglementation du charbon et la réglementation de la vente et de l'achat des devises étrangères."

Un long débat a suivi la communication du premier ministre. Le président de la Commission, appuyé par d'autres membres, a réclamé, avec énergie une propagande vigilante et de tous les jours à l'étranger. "Nos ambassades, a-t-il dit, doivent rectifier immédiatement les erreurs commises journellement par la presse étrangère, notamment à Londres, à Amsterdam et à New York et protester contre les calomnies qu'on répand sur la situation économique de notre pays."

"A Paris, notre action doit être plus énergique. Nous avons le droit d'y réclamer l'appui du gouvernement, des grandes banques et de la presse, et d'obtenir de meilleurs tarifs douaniers pour l'exportation de nos produits vers la France car ces tarifs sont quasi prohibitifs pour bon nombre de produits belges."

## L'ATTRACTION

—Viens-tu au musée Edén?  
—Pourquoi veux-tu y aller?  
—Mon oncle est dans la salle des horreurs.

## Un Chef-d'Œuvre d'Ingres en Danger

Autun, août.

Paris.—L'année prochaine marquera une date capitale dans l'histoire de la peinture religieuse en France: nous le laisserons pas passer sans y insister 1824-1924: le centenaire de Florence par Ingres qui, complètement ignoré la veille, malgré ses quarante-quatre ans, et tant de pages aujourd'hui illustres, se vit acclamer au Salon, fut décoré de la Légion d'honneur par le roi Charles X, et, tout à coup, connut la gloire. Le Vœu de Louis XIII a son aboutissement partout où vous rencontrez une foule d'inspiration religieuse, depuis Hippolyte Flandrin jusqu'à Maurice Denis. Il est pieusement conservé dans la cathédrale de Montauban: rendons-en grâce à ceux qui en ont la noble charge.

Dans dix ans—1934—ceux qui seront encore à célébreront un autre centenaire fameux, plus fameux qu'aucun autre dans l'œuvre du maître: celui du Martyre de saint Symphorien, tant décrié à l'origine.

Seulement, si l'on n'y prend garde, le tableau ne sera plus là, ou il y sera dans un si fâcheux état qu'on ne célébrera que son ombre, sa grande ombre.

J'écris ceci à Autun même, dans la cathédrale, où le Martyre de saint Symphorien a déjà failli mourir—et où, ayant été soigné au Louvre, en 1913, il a repris sa place pour mourir cette fois plus sûrement.

Je n'exagère rien. Même, en mon âme et conscience, je crois que si on s'en occupe sans retard, le Martyre sera sauvé une fois de plus, absolument sauvé... à la condition qu'on prenne de sérieuses mesures de protection lorsqu'on le réinstallera dans la cathédrale d'Autun.

Le Martyre de saint Symphorien est fixé contre un mur de la troisième chapelle du Collatéral du Nord, à gauche, entre la chapelle de sainte Anne et celle des Evêques. Il n'y a qu'un seul tableau dans cette chapelle, en face du Saint Symphorien, et il est entièrement dévoré par les champignons que l'humidité y dépose depuis un siècle. C'est encourageant!

Eh bien, voici dans quel état se trouve le chef-d'œuvre d'Ingres:

La toile paraît avoir été constituée de quatre lés. Rien ne devrait, extérieurement, nous en être révélé: or, trois raies blanchissantes, du haut en bas, apparaissent, très nettement marquées, comme si les diverses parties de la vaste toile étaient au moment de se disjoindre.

Tout le premier lé de gauche est strié de raies blanches, qui se resserrent davantage et se font plus épaisses au fur et à mesure que l'on monte vers la figure d'Augusta qui, sur les remparts d'Autun, envoie son file valeureux au martyre.

La figure d'Augusta et le groupe qui se trouve derrière elle, sur les remparts, sont recouverts d'une mousse blanche. Le ciel bleu disparaît peu à peu sous des taches pareilles, et celles-ci envahissent la droite des remparts jusqu'à la troisième arcade supérieure de la porte Saint-André.

Si nous redescendons vers le centre, autour de saint Symphorien lui-même—il semble intact—nous constatons la présence de larges raies blanches tracées comme avec un crayon d'argent. Dans le détail, il faut signaler des taches au bras du proconsul à cheval, sur son justaucorps; des taches au bras du lieutenant de gauche, sur la poitrine du lieutenant de droite, sur son vêtement, qui tombe vers le sol; sur l'enfant nu qui jette la pierre à Augusta, etc., etc.

En voilà assez, n'est-ce pas? Moi, je ne jette la pierre à personne. Sauf pourtant ceci: il doit y avoir dans Autun quelqu'un qui a la garde, et la sauvegarde des œuvres classées, des objets d'art appartenant à l'Etat ou au département, ou aux édifices culturels. Il y a à quelq'un, à coup sûr. Ce quelq'un-là, quel qu'il soit, ne remplit pas ses devoirs envers le Martyre de saint Symphorien. Peut-être pourrait-on éviter de lui donner la croix, tout simplement.

Que faut-il faire? D'abord éviter qu'un maladroit s'en occupe, surtout pour essayer le chef-d'œuvre. Il y a les "restaurateurs" au Louvre. C'est leur affaire. Mais nous demanderons à y regarder de près, avec quelques fervents de Ingres. Que signifient depuis dix ans seulement ces raies blanches qui divisent la toile en quatre? C'est à voir, et sérieusement.

Nous avons actuellement, en Saône-et-Loire, des parlementaires amis des arts: il y a Simyan et il y a Faisant, pour ne citer que ceux que je connais bien. Avec eux ça ne traînera pas. On ne rencontrera plus les extravagances exclusives de cet ancien maire et député d'Autun—lequel étant mort à droit à l'oubli—qui parlait de barrièrer la cathédrale, dès qu'on s'avisait de vouloir toucher au Martyre de saint Symphorien... Je pourrais en dire long là-dessus, et mon ami Paul Léon bien plus encore.

Je demande donc à Paul Léon d'envoyer quelqu'un à Autun: pour le surplus, il n'y a qu'à lui faire confiance.

—Et peut-être quand M. Léon Béraud, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, se rendra

## Concernant le Liberalisme

Nous empruntons à la "Dépêche Coloniale et Maritime" de Paris, les intéressantes réflexions ci-dessous concernant les récents troubles politiques des îles Philippines.

"Au temps de la domination espagnole, les gouverneurs de Manille commandaient en maîtres absolus, dans les ports et dans les grands centres où il y avait des garnisons blanches. Dans la plaine, la montagne et la forêt, ils ignoraient tout, et demeuraient indifférents à tout. Là où il y avait déploiement surabondant de forces, l'indigène pliait devant la complication tyrannique des services; il se rattrapait ailleurs, en donnant libre cours à ses passions originaires, dont les principales sont la concubinage et la paresse. Les Espagnols se contentaient, aux Philippines comme ailleurs, de régner sur le sol qu'ils avaient sous leurs semelles.

"Vint l'Amérique, son libéralisme d'Etat et son goût pour l'indépendance intellectuelle et l'autonomie sociale de toutes les races humaines. Les Philippines furent tout d'un coup tirées de leurs situations subalternes et pourvus de fonctions dans les différents services, même dans les services financiers. En ce qui concerne l'agriculture, les travaux publics, les transports et autres plans de l'activité humaine, les Philippines ne se remuèrent pas beaucoup: le climat et leur tempérament leur interdisait.

"Comme les Américains entendaient faire une expérience sociale, et de conservation, en face des Philippines, qu'un droit de regard, on peut penser que leurs yeux ont vu. Le nouveau gouverneur de Manille, général Wood, revenu des rêves humanitaires de M. Wilson, a provoqué des enquêtes et essayé d'inaugurer une politique plus ferme réclamée par les enquêtes. L'opposition locale aux autorités américaines est maîtresse du pouvoir autonome, des charnières d'Etat et des caisses publiques."

L'expérience récente des Philippines ou le libéralisme américain a tenté de mettre en pratique ses généreux principes démocratiques et un bel argument pour les partisans de la vieille méthode de colonisation qui prétendent que la seule manière de civiliser des peuples rebombés à l'état presque primitif est de les conduire à coups de cravache ou de bambou.

Les ennuis du Gouverneur Général Wood sont un riche argument pour les quelques hommes politiques de ce pays qui voudraient voir un gouvernement purement américain prendre en main le contrôle absolu des Philippines.

## L'HISTOIRE D'UN PETIT ALSACIEN

C'est de "l'Œuvre" que nous détachons cette histoire particulièrement intéressante:

Parmi les candidats admissibles à l'Ecole Normale Supérieure (section des Lettres), nous relevons le nom d'un élève de première supérieure du lycée d. Metz, M. Twingenstein.

Son histoire mérite d'être contée. En 1914, le jeune Twingenstein, gamin de 11 ans, ne savait pas un mot de français. Orphelin il était élevé par un oncle, cultivateur à Steinbach, près de Thann, et sa destinée semblait devoir être celle d'un modeste paysan. La guerre éclata; les Français délogèrent son village et s'installèrent solidement dans cette petite partie ce "l'Alsace qui retourne à la mère patrie quatre ans avant le reste de la province.

Avec des poils du front, on organise une école primaire et le jeune Twingenstein y apprend les premiers éléments de la langue française. Remarqué par ses maîtres en uniforme, on l'envoie au collège de Metz-le-Vieux, où il poursuit ses études au bruit du canon.

Il y était encore, élève de cinquième, lorsque fut signé l'armistice. Il obtint alors une bourse au lycée de Dijon et, brûlant les étapes, ne tarda pas à passer son baccalauréat. Envoyé ensuite à Metz, en première année la mention "bien" au certificat de langue grecque de la licence des lettres et le vint à l'âge de 20 ans, admissible à l'Ecole Normale Supérieure.

Qu'est devenu le poilu qui, à l'école improvisée de Steinbach, fut le premier maître de ce remarquable élève? Il aurait le droit d'être fier aujourd'hui!

En tout cas, voilà la preuve que nos universitaires font de bonne besogne en Alsace-Lorraine.

## RECOMMANDATION

Le client.—Garçon, je n'ai que dix-huit sous dans ma poche. Qu'est-ce que vous me conseillez de prendre?  
Le garçon.—La porte, monsieur... et allez manger ailleurs qu'ici.

## TOUS CHAMPIONS

Jadis un Champion était un homme, plus ou moins laid, plus ou moins beau, gras ou maigre, parfois jeune quelquefois vieux, auquel il n'était pas besoin d'avoir de l'esprit mais qui devait nécessairement avoir du cœur car son rôle consistait à prendre fait et cause pour un ami ou une amie—et casser gentiment la figure de l'adversaire de celui-ci ou de celle-ci, le tout gracieusement, c'est-à-dire pour l'honneur.

Aujourd'hui on trouve encore le mot dans le dictionnaire et l'homme dans la société mais la signification du mot, comme le rôle de l'homme, ont totalement changé. Un champion c'est parait-il, un monsieur qui fait ce que les autres ne peuvent pas faire et que l'on paye grassement pour cela.

La capacité et l'aspect physique dépendent du genre de travail à confier au champion moderne. Pour le côté intellectuel, point n'est besoin de s'en occuper; il peut fort bien être gâteux, ramoli ou même totalement maboule à volonté ça n'a pas d'importance, c'est même mieux qu'il en soit ainsi—devant se transformer en simple machine il n'a plus besoin de penser.

Selon son poids, sa souplesse et son agilité on en fera soit un champion de boxe, de lutte ou d'autre chose dans une catégorie quelconque car il y a au moins autant de classes dans un championnat que de barreaux à une grande échelle de poids. On obtient ainsi des champions poids lourds, demi-lourds, poids coq, poids plume, etc. Parmi ces champions, il en est de petite taille, d'autres n'ont six pieds et six, ce sont les poids légers... Parfois les adversaires posent exactement autant l'un que l'autre, ce sont des poids égaux.

Bref, les champions sont légion; comme les chevaux d'Eléonore quand il n'y en a plus on en trouve encore; ça poussa comme des champignons le lendemain d'un jour de pluie. Si l'on comptait bien on en trouverait peut-être deux ou trois cents douzaines dans tous les pays et qui se prévalent chacun du titre de champion du monde, chacun dans sa catégorie, bien entendu.

Il y en a ce que cela paye fort bien; ceux par exemple qui se démouillent la mâchoire à coups de cuiller à pot ou pour s'exprimer plus simplement, à coups de poing; ça leur rapporte parfois du cinquante mille dollars à la minute. Notons en passant que, pendant ce temps-là, il y a de pauvres bougres de savants qui s'entêtent à faire des découvertes merveilleuses qui ne leur rapportent pas un sou; comme résultat ils créent de faim dans leur grenier. C'est bien fait; de quoi donc se mêlent ces gens qui prétendent être utiles à l'humanité!

Vivent les champions, à la bonne heure! Vivent les torsions d'orteils et de pattes de derrière ou de devant! Vivent les coups d'assomoir sur la gueule! Voilà au moins qui sert à quelque chose et qui contribue fièrement à élever le niveau d'un peuple! Vraiment il ne faudrait pas avoir le sens artistique pour ne pas admirer ce bonhomme suant, soufflant et rotant, les cheveux en brousaille, la levre fendue et l'œil au beurre noir qui vient de coucher à terre d'une formidable claque un autre être humain comme lui. Aussi pour la peine, on le bourre d'or et de compliments, on le radiographie sa pousse aux quatre coins du monde (bien que la terre soit ronde et n'ait pas de coins, mais ça ne fait rien à la chose); on n'ose pas encore le décorer et l'amblier mais ça viendra espérons-le; on tourne sa bobine pour l'écran et les belles filles lui envoient des lettres d'amour même s'il est laid comme un singe...

Championnez donc, bipèdes humains mes frères, si vous voulez arriver à quelque chose, championnez dans une chose ou une autre, ne serai-ce que dans l'art d'avaler douze verres de bière pendant que sonnent les douze coups de midi et souhaitons ensuite, que tous les champions du Univers, d'un pôle à l'autre concourent ensuite pour un suprême championnat: celui du sommeil.

Pendant ce temps-là, le commun de mortels sera un peu tranquille... —Dans le Samedi.

## CONDITIONS D'UN EMPRUNT HONGROIS

Budapest. D'après les journaux, le ministre des Affaires Etrangères, M. Duca, se serait rendu auprès du Ministre de Hongrie à Bucarest, comte Zieby, pour l'informer des décisions prises par la conférence de Sinia, et lui aurait notifié des conditions auxquelles la Petite Entente serait disposée, à donner son assentiment à la suspension des droits hypothécaires sur les revenus hongrois. Parmi ces conditions figurent l'adjonction d'un représentant de la Petite Entente au conseil nommé de la même façon que le Dr. Zimmerman en Autriche, pour étudier le désarmement de l'armée hongroise, la dissolution des organisations militaires secrètes et le contrôle sévère des associations à tendances d'irridentistes.

## AU BAL

Lucien.—Assayons-nous ici et causons.  
Denise.—Oh, non! je suis fatiguée; dansons.

## LE TANK

Sur le coup de vingt heures, le neurologue Breuthon, qui, ce soir-là, était de garde à l'hôpital complémentaire A-73, se promenait, à pas pensifs, dans la grande cour de l'établissement. Un véritable crépuscule d'aguerre ensonglantait le ciel. Les murs du bâtiment paraissaient transsuder l'atmosphère rose dont ils étaient imprégnés. Par contre, une telle douceur émanait des choses ambiantes que l'on éprouvait une exquise mélancolie rassénérée. Les portes des salles du rez-de-chaussée étaient ouvertes et quelquefois sur de charmantes images. Dans l'une, la demi-douzaine d'hommes attentivement groupés autour de l'infirmière, dame de la Croix-Rouge, ne perdait rien des propos de leur servante volontaire. De l'autre, s'échappaient, timidement, les notes hésitantes de l'accordéon sur lequel des doigts rudes s'essayaient à traduire une bourrée du pays.

—Ils ne sont pas malheureux, les gaillards! songea avec satisfaction le médecin-major, et il pénétra dans l'atelier de jouets. Des soldats convalescents y apprenaient à rendre à l'usage des enfants, et réussissaient souvent, ce que l'imagination de notre race a naturellement dévisé, de facile et de sûr. Un marouin de la 2me compagnie dirigeait, contre la fine lanterne d'acier de la science mécanique, un bloc de cinq à six lamelles de peuplier. Le réduit étant un peu obscur, on avait éclairé les lampes électriques et, dans la lumière dorée, poutraient la scène inappaisable. Un lignard ajustait minutieusement des pièces diverses. En apercevant le chef de service, il eut un mouvement d'impatience qui n'échappa point à Breuthon. Celui-ci s'en étonna. Grâce à ses soins, Loisel—qu'à Verdun une commotion violente avait paralysé—était à peu près revenu à la marche normale. A l'ordinaire, ce Parisien, d'esprit très fin et de cœur excellent, témoignait à son sauveur, et avec bonne grâce, d'une reconnaissance attendrie. En ce moment, il semblait rogné et maussade. On eût dit, suivant la pittoresque expression populaire, qu'on lui avait brûlé son pain au four. Breuthon exprima sa surprise:

—Tu n'as pas l'air d'être d'une humeur parfaite.  
—C'est que... c'est que, bredouille la Loisel, ce boulot m'aborde. Je voudrais qu'il soit vite achevé.  
—Si je te gêne...  
—Non, non, répatit Loisel avec vivacité. Au contraire. Accordez-moi dix minutes et... je serai content de vous montrer... le chef-d'œuvre!...

—Eh bien! je prends l'air et je reviens, condescendit Breuthon intéressé, et il sortit pour griller une cigarette.

Un train qui passait sur une voie proche siffa. Sur le chemin des Basses-Terres, une auto gronda. Le praticien suivit les péripéties d'une partie de boules que les joueurs ne pouvaient se résoudre à interrompre, et la cigarette consommée, revint. Loisel était épanoui. Sur son bras droit, que mettait à nu la manche de chemise retroussée jusqu'au coude, un papillon bleu voltigeait comme sur une gerbe d'avoine blonde. Sa physionomie intelligente et expressive rayonnait de joie. Il s'écria:  
—Ça y est... Ça y est... J'ai réussi... Voyez...  
Il présentait à Breuthon l'ingénieur jouet qu'il avait dessiné et patiemment exécuté. C'était un tank en bois, d'une quarantaine de centimètres environ, peint en gris fer et portant, en magnifiques lettres rouges, cette inscription: "Tommy".  
—Et il marche épatamment, continuait l'artisan. Jugez plutôt.  
Il tourna la clef. Comme s'il était disposé à semer le terreur dans des rangs de hilipitieux boches, le véhicule avança. Ces roues dentées tambourinaient sur l'établi.

—Mes compliments, apprécia Breuthon, qui songeait à ce que renferme de ressources un esprit national, dont la fertilité d'invention se manifeste dans les moindres choses.  
Loisel se rendait compte de l'effet produit.  
—Alors... ce machin vous plaît...  
—Parbleu!... Il faudrait être difficile...  
—Alors. Alors... Vous voulez bien que je vous l'offre... Vous m'avez remis sur pattes... Je désire vous être agréable. J'ai pensé à votre garçonnet... celui qui vient vous voir avec sa maman, quand vous êtes de garde... En lui faisant plaisir, je fais aussi plaisir à vous... A moi... Acceptez...  
Breuthon tendit une main qui tremblait:  
—Merci, mon ami.

Et il en était de cette attention comme des flammes de Bengale. Un cylindre de carton de rien du tout, une mèche. On approche l'allumette. Et le décor s'empourpre, s'émerveille; on pénètre dans une féerie. Ainsi la délicatesse jolie de l'enfant du peuple masquait soudain, transfigurait les tristesses et les amertumes de l'heure présente.—David Cigaliar.

## LA BRIQUE

Charles.—Lorsqu'un homme de ménage il est au bout de ses forces.  
Eugène.—Oui, mais tu n'as rien de mieux à proposer, serait la meilleure garantie pour l'avenir.

## L'Alcoolisme Diminue en France

Le Ministère du Travail en France vient de terminer une enquête sur l'alcoolisme dans les classes ouvrières.

Les informations ont été données par les patrons des différentes organisations commerciales, industrielles et autres; par les juges des cours de travail, en général par tous ceux qui viennent en contact quotidien avec les classes ouvrières.

Parmi certaines classes particulièrement connues pour être les victimes de l'alcoolisme, les enquêtes ont été très minutieuses.

Les premiers résultats sont connus concernant la région parisienne et son fort encourageants.

De ces résultats, il ressort que l'alcoolisme a considérablement diminué à Paris et dans les environs. Les absences dans les usines ou sur les chantiers, pour cause d'ivresse, sont bien moins nombreuses. En général le sentiment de dignité a atteint un degré très élevé chez les ouvriers parisiens. La tempérance est, en général, observée par les jeunes ouvriers.

Quant aux autres régions de France, les résultats de l'enquête ne sont pas encore connus mais on sait qu'ils sont également encourageants.

Parmi les facteurs qui sont considérés comme étant très effectifs pour promouvoir la tempérance parmi les classes ouvrières en France, on nomme le prix élevé des liqueurs, la prohibition de l'absinthe, la propagande antialcoolique dans les écoles, supportée par toutes les organisations d'employés et d'ouvriers, l'exode de la population ouvrière parisienne des quartiers congestionnés vers la banlieue, l'organisation de nombreuses sociétés de sports, les écoles du soir et, dit-on, aussi, l'heure d'être qui a permis aux ouvriers de passer plus de temps avec leur famille.

Dans plusieurs régions de France où le vin est abondant et bon marché, l'alcoolisme est presque inconnu. C'est particulièrement dans des régions comme la Normandie, la Bretagne et certains départements de l'Ouest où il n'est pas si facile d'obtenir du vin et de la bière et où l'on consomme davantage de liqueurs fortes que l'alcoolisme sévit.

## L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE RIGA

Paris. Presque toutes les grandes nations continentales ont exposé à la foire internationale de Riga qui s'y est ouverte, fin juillet.

Le pavillon français était, de beaucoup le mieux. Des articles de Paris, des machines agricoles, des produits alimentaires, des livres y étaient fort bien présentés.

Au Pavillon des Soviets on remarquait des machines-outils fort ingénieuses mais très délicates. Des fourneaux, des dentelles, des graines et des herbes étranges.

Il n'y a pas encore beaucoup d'affaires à traiter avec les Soviets, écrit le correspondant du "Sans-Fil", organe financier parisien. On peut tout au plus se livrer à des sondages et à des coups de main.

Ainsi un gros négociant français vient de réussir à Riga une très belle affaire de beurre, de pierres et de caïvar. Cette opération qui lui a beaucoup rapporté, lui permet, en outre, de prendre contact avec les Russes et d'avoir un pied dans la place le jour où les relations reprendront.

## UN DISCOURS DE M. ASQUITH

Londres. Dans un discours qu'il a prononcé à Cambridge, M. Asquith a déclaré qu'il n'avait jamais regretté l'ultimatum qu'il adressa voilà neuf ans, à l'Allemagne et qu'il espérait que tous ses concitoyens pensaient de même.

Au sujet du traité de Versailles, M. Asquith dit: "Je ne suis pas de ceux qui condamnent en bloc le traité de Versailles, car il contient l'établissement de la Société des Nations. C'est un instrument nouveau, peut-être imparfait dans sa construction, mais qui possède une autorité et une puissance qui auraient pu épargner au monde bien des soucis si on s'en était servi comme il le fallait."

En ce qui concerne l'occupation de la Ruhr, M. Asquith observa que l'on disait quelquefois que se le gouvernement britannique s'était joint à la France, l'Allemagne aurait de plus longtemps capitulé. C'est une simple platitude aurait été, en grande majorité, et à bon droit, contre une telle participation.

M. Asquith dit qu'au point de vue du paiement des réparations, l'occupation de la Ruhr avait été un échec complet. Il exprima l'opinion que si le total des réparations pouvait être fixé à 2,500,000,000 de livres sterling, le chancelier de l'Echiquier pourrait bien envisager la possibilité de supprimer les dettes interalliées.